

Bio
Né en 1932 à Ocean City (New Jersey), fils d'un tailleur italien immigré, Gay Talese s'est imposé comme l'une des grandes plumes du « New York Times » et « Esquire » dans les années 1960. Considéré comme un des inventeurs du « nouveau journalisme », il a reçu le prix Norman-Mailer en 2011.

Gay Talese

“Ma plongée dans la mafia”

DE NOTRE CORRESPONDANT AUX ÉTATS-UNIS, PHILIPPE BOULET-GERCOURT

Le père du "nouveau journalisme" raconte comment il a vécu au jour le jour avec une famille mafieuse de New York, les Bonanno. "L'Obs" l'a rencontré dans sa cave de la 61^e Rue

Autour de la table, les hommes se regardent. La *pasta* a un goût bizarre, métallique. On demande au cuisinier, il avoue : son flingue est tombé par mégarde dans la sauce... Allongée sur le lit, Rosalie sent soudain sur sa poitrine un objet lourd et froid. Son époux, en pleins ébats amoureux, vient de laisser échapper son pétard de l'étui... Dans la maison, le jeune Charles traverse le salon pour aller à l'école. Il ne voit pas dépasser la jambe d'un garde du corps qui pionce sur le canapé, s'étale de tout son long et se retrouve le visage en sang... Tranches de mafia. Vraies tranches de vraie mafia. Nous sommes en 1972 et Gay Talese fait ce que personne, avant lui, n'avait été capable d'accomplir : il brise dans un livre l'omertà, la loi du silence de la mafia. Tout, dans « Ton père honoreras », est rigoureusement exact, aucun détail de la saga des Bonanno, l'une des grandes familles de la mafia new-yorkaise, n'a été inventé. Pas même la scène où Bill Bonanno, après avoir échappé de justesse à la mitraille d'un guet-apens, demande à l'auteur de lui rendre un petit service...

« J'ai essayé la fiction. Une fois, avec une nouvelle. Ce n'est pas mon truc. » Plus de quarante ans ont passé et Gay Talese n'a pas changé. Il vit dans la même maison de la 61^e Rue, travaille toujours au sous-sol aménagé en cave d'écrivain insonorisé et reste, avec son ami Tom Wolfe, l'homme le mieux sapé de New York. Il vient de fêter ses 83 ans mais aujourd'hui, un jour comme un autre, il vous accueille dans un costume trois pièces ivoire assorti à des chaussures sur mesure et à une posture impeccable. Le père du « nouveau journalisme », avait dit un jour Tom Wolfe... Gay Talese n'aime pas trop l'étiquette. « A l'époque, il y avait tout un tas de "nouveaux journalistes" qui écrivaient sans enquêter, je ne voulais pas être associé à eux, se souvient-il. Moi, j'aime bien recueillir mes infos de première main. » Comme sur la mafia. Son enquête est une plongée unique dans l'une des grandes familles de

Cosa Nostra, qui a inspiré des générations de journalistes et scénaristes, à commencer par ceux des « Soprano ».

LES CINQ FAMILLES DE LA MAFIA NEW-YORKAISE

« C'était en 1965, j'avais 32 ou 33 ans. Le "New York Times", mon employeur, m'avait envoyé couvrir l'inculpation, au tribunal fédéral de Manhattan, de Bill Bonanno et de son père Joseph », alias « Joe Bananas ». Lors d'une interruption de séance, Talese aperçoit au loin Bill Bonanno en train de discuter avec son avocat. Il est soudain saisi d'une inspiration, s'approche du tandem et, sans regarder Bonanno, s'adresse à l'avocat : « M^e Krieger, votre client a le même âge que moi, son père et le mien ont émigré en Amérique la même année, il y a tant de choses que nous avons en commun. Un jour – pas maintenant –, j'aimerais vraiment rencontrer votre client. Parce que nous mourrons tous et lorsque lui mourra, son histoire sera racontée par le FBI ou des journalistes alimentés par le FBI. Des gens qui ne le comprennent pas. Merci. » Il tourne les talons et s'en va. Gonflé ! A l'époque, les Bonanno, avec les Colombo, Gambino, Genovese et Lucchese, constituent les « cinq familles » de la mafia new-yorkaise, le genre de types à qui l'on ne demande pas poliment une interview. Mais Talese est un pitbull. Il relance pendant des mois l'avocat, jusqu'à ce que ce dernier propose un déjeuner totalement *off the record* avec Bill Bonanno dans un restaurant de steak contrôlé par la mafia. Après quoi, le journaliste invite le mafioso chez lui – facile, leurs épouses ont toutes deux fréquenté des écoles de bonnes sœurs !

Janvier 1966. Bill Bonanno ressort miraculeusement indemne d'un piège tendu par une faction rivale, sur Troutman Street à Brooklyn. Surprise, la police ne dit rien aux médias de la fusillade. « Bill est venu me voir, confie Talese, et il m'a dit : "Je pense que les flics font exprès de ne rien dire à la presse, ils veulent que je sois tué." J'ai prévenu le "New York Times", qui a publié un article en une. Cela nous a rapprochés, Bill et moi. » ➔



Bonanno père et fils à la sortie du tribunal à New York en 1966.

➤ Mais il faudra attendre 1970 pour que le fils du parrain se confie tout à fait. Il sait qu'il ira en prison dans quelques mois, il est prêt à raconter sa vie. Pendant cinq mois, le journaliste lui rend visite tous les jours, l'invitant souvent à dîner au resto en insistant toujours pour payer. Il voit défiler les parents, les proches, les gardes du corps, il devient comme un cousin auquel on ne prête plus attention. Et il sort ce livre, aujourd'hui réimprimé en français, où l'on découvre une famille aux antipodes de la réputation smokings et belles pépées de la mafia. La guerre des familles y est pour quelque chose. « *J'avais deux buts, dans les années 1960, confiera Bill Bonanno bien plus tard. Quand je me réveillais le matin, mon but était de vivre jusqu'au coucher du soleil ; et quand je me couchais le soir, l'objectif était de survivre jusqu'au matin.* »

Mais la peur n'explique pas tout. Pour la première fois, Talese veut faire vivre le quotidien d'une vie de mafieux, une vie meublée d'attente, d'ennui, de solitude et d'une incroyable tristesse. « *Ce que j'ai vu n'était pas ce que racontaient les films de gangsters, se souvient-il. C'était tout sauf glamour.* » Il faut dire que Talese a bien choisi sa cible : un fils de parrain qui a fait des études universitaires, qui ne veut pas marcher sur les traces de son père mais se retrouve forcé de le faire quand celui-ci

disparaît pendant plus d'un an. Une erreur de casting, un *misfit* comme les aime Gay Talese, qui lui-même se décrit dans ses Mémoires comme « *un Américain marginal, un "outsider", un étranger dans sa propre nation* ». Excessif, peut-être : Gay Talese a grandi dans une famille sans histoires d'Ocean City, une ville protestante de la côte du New Jersey. Papa tailleur, débarqué de Calabre en 1932, maman marchande de mode. Le même dresse les oreilles et ne perd pas une miette des histoires que racontent les clients. Il tombe aussi sur l'un des rares livres familiaux, un recueil de nouvelles de Maupassant qu'il lit et relit. Son père veut l'envoyer se former à Paris, chez cet oncle tailleur de la rue de la Paix qui a eu Léon Blum comme premier client, mais Gay a d'autres projets : il veut raconter des histoires, des histoires vraies. Il veut être journaliste.

SINATRA A UN RHUME

« Ton père honoreras » est peut-être son livre le plus ambitieux, mais c'est loin d'être son seul fait d'armes. Il a choqué l'Amérique avec un essai sur la sexualité de l'avant-sida, une enquête débridée, publiée en 1981, pour laquelle il a expérimenté l'amour libre californien, au risque de faire tanguer son mariage. Il est aussi célèbre pour un portrait magistral de Sinatra publié dans le magazine « *Esquire* ». Léger détail : Talese n'a pas pu rencontrer le crooner... « *Je me suis rendu à Los Angeles et là, problème : Sinatra avait un rhume et ses avocats ne voulaient pas qu'il donne d'interview, à cause des rumeurs sur ses accointances avec la mafia. J'ai voulu reprendre l'avion, mais "Esquire" m'a dit de rester. Je connaissais des gens à L.A., j'ai commencé à interviewer des proches de Sinatra : un tailleur, une ancienne petite amie... Deux ou trois semaines passent,*

les gens de Sinatra apprennent que je suis toujours là. L'attaché de presse m'appelle : "Vous êtes toujours là ?" Moi : "Le rhume de Frank va mieux ?" "Oui, mais son avocat ne veut toujours pas qu'il donne d'interview." J'ai finalement pu l'observer de loin, dans un bar, à un match de boxe de Las Vegas... » L'article qui en résulte, « Frank Sinatra a un rhume », est un morceau d'anthologie.

Même le demi-dieu Sinatra, passé au gril de Talese, a un côté solitaire, presque poignant, un type emmuré dans son hypercélébrité qui, parfois, n'arrive pas à ramener une copine chez lui le samedi soir et se fait servir un repas triste par son majordome. Talese cherche toujours la faille. Il écrit sur les stars – une rencontre improbable de Mohammed Ali et de Fidel Castro, à La Havane – mais ce sont les anonymes, les invisibles qu'il porte dans son cœur. L'un de ses plus beaux articles est une ode aux mille héros anonymes de Big Apple, titré « New York est une ville de choses que l'on ne remarque pas ». Au pays du succès à tout prix, l'échec le fascine, il a une passion pour les losers. En neuf années passées au « New York Times », il écrit plus de trente articles sur un boxeur qui va souvent au tapis, Floyd Patterson, un type « *que je considérais souvent comme ma propriété littéraire* », confie-t-il. Il lui fait raconter comme personne l'expérience du K.-O.

Le pire, ou le plus beau, est que Gay Talese ne se calme pas en vieillissant. Un beau jour de 1999, il surfe sur sa télé et tombe par hasard sur un match d'un sport dont il ignore tout : le football – le nôtre, que les Américains appellent « soccer ». Finale de la Coupe du Monde féminine, entre la Chine et les Etats-Unis. L'ambiance est à couper au couteau, quelques mois après le bombardement américain de l'ambassade chinoise à Belgrade. Le match se termine sur un nul, on joue les tirs au but, une certaine Liu Ying rate son tir et donne la victoire aux Américaines. Cinq minutes plus tard, tout le monde a oublié Liu Ying. Tout le monde, sauf Gay Talese. A 69 ans, sans même consulter son épouse, il saute dans un avion, direction Pékin via Hongkong. Il débarque dans ce pays dont il ignore tout, met la main sur un représentant de Nike et finit par dénicher la jeune joueuse, qu'il interviewe. Il passera cinq mois en Chine. Il n'a pas la moindre commande de quelque journal que ce soit, mais il s'en fiche. Il est là pour le sport, pour le bonheur d'être un journaliste sans feuille de route, prêt à se surprendre pour nous étonner. □

A lire : « *Ton père honoreras* », par Gay Talese, Editions du Sous-Sol, 22 euros (en librairies le 19 mars).

Vous écrivez ?

**Les Editions
Amalthée**
recherchent de
nouveaux auteurs

Envoyez vos manuscrits :
Editions Amalthée
2 rue Crucy - 44005 Nantes cedex 1

tél. 02 40 75 60 78
www.editions-amalthee.com